

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 84 (1955)

Heft: 13-14

Rubrik: À M. Gonzague de Reynold, pour son 75e anniversaire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A M. GONZAGUE DE REYNOLD, pour son 75^e anniversaire

Il est trop connu et assez modeste pour ne pas s'accommoder d'un article publicitaire. On l'a, ces derniers temps, tant fêté et complimenté, on a tant écrit sur lui, qu'il doit être rassasié de marques de considération ! Peut-être, ne sera-t-il pas tout à fait insensible au témoignage d'un ancien élève fribourgeois qui, à l'usage de ceux qui connaissent moins intimement ce grand Fribourgeois, tient à s'associer, après la population de Cressier, sa famille, des plumes amies, au geste commémoratif de l'amitié confédérale et étrangère. Celle-ci, sous les auspices de M. François Jost, privat-docent et son successeur à l'Université, a adressé au jubilaire un hommage collectif de gratitude et d'admiration, *Gonzague de Reynold et son œuvre, études et témoignages*, sorti de presse il n'y a pas longtemps. Le premier exemplaire lui a été remis le 7 juillet, lors de la séance académique consacrée en son honneur, qui réunissait, à l'Aula de l'*Alma Mater*, les représentants de la ville et du canton, l'élite de la société fribourgeoise et nombre de notabilités étrangères.

* * *

Le 15 juillet, Gonzague de Reynold, professeur honoraire de l'Université de Fribourg, qu'il avait illustrée durant 18 ans à la chaire d'histoire de la civilisation contemporaine, et quittée en 1950, a atteint ses 75 ans, chargé d'honneurs et de gloire.

A un stade de l'existence où la plupart trahissent des signes de sénilité, se résignent, ployés sous le faix de l'indifférence et de la lassitude, à l'inévitable ankylose du corps et de l'esprit, s'éprouvent diminués, meurtris par le sentiment de n'être plus bon à rien et de grever la génération montante, détachée de ses aînés, d'un poids mort et encombrant, Gonzague de Reynold, lui, nargue les médiocres sollicitations de l'âge : il reste plein d'allant, énergique, jeune et actif. Caprice de la nature ? Don des Muses ? Pouvoir régénérateur de l'art : remédier à l'usure de l'organisme, vaincre la fatigue, insuffler des énergies nouvelles ?

Il tient table ouverte avec la largesse d'un homme du monde, donne, ici et là des conférences, prend part à des manifestations culturelles et à la vie de la Cité, voyage, met la main au dernier ouvrage, le huitième volume, *Le toit de l'Europe*, de cette monumentale somme philosophique, historique, géographique, *Formation de l'Europe*, son testament spirituel. Il a élaboré le libretto du jeu rustique, *Le Noir et le Blanc*, paraphrase du *Vieux Chalet* de l'abbé Bovet. Sur ces hauteurs où se brise le tourbillon des vaines agitations humaines et plâne l'esprit de Dieu, il communique, une dernière fois, en une démarche prémonitoire que scelle de la fidélité à soi le poète lyrique, épique et dramatique, à cette trinité indivise sous le signe de laquelle il avait vécu et il convenait qu'il parvînt au terme de son itinéraire intellectuel : un peuple, une foi, une terre.

Il laisse derrière lui, gage de survie de l'homme, de l'écrivain, désormais inscrits dans la courbe de l'histoire, une œuvre honnête, variée, touffue — quelque cinquante volumes — la marque indélébile d'un style de grandeur dans la pensée, l'action publique et la vie privée « droite comme une épée ». Ne serait-ce point

le lieu de lui appliquer le jugement que formulait récemment Thierry Maulnier sur Claudel, poète sacré, poète cosmique comme Reynold ? « Tout écrivain porte en soi le reflet de son époque, mais ce par quoi le grand écrivain est promis à la durée, est ce qui n'est pas ce reflet, quelque chose de plus intellectuel, de plus secret, de plus rébarbatif, que d'abord le succès ou l'insuccès masque, un accord divinatoire avec des sentiments ou des formes qui sont encore à venir. »

A l'image de Mgr Besson, l'abbé Bovet, Joseph Piller, il est de ces fortes natures qui ont imprimé à leur génération une orientation imprévue dans la sève de la tradition créatrice. Il n'est dans le canton des arts, de la politique, de la philosophie, de l'enseignement, guère d'aspects de la vie nationale et internationale — il fut le promoteur de la *Nouvelle Société helvétique*, le président de l'*Association des études catholiques internationales*, notre représentant à la *Commission de Coopération intellectuelle* de la défunte S. D. N., et j'en passe... — que le penseur et l'homme d'action n'aient marqués, au cours de ce demi-siècle, du cachet d'une personnalité originale et puissante, investie d'une mission et d'une âme généreuse qui sema sur sa route tant d'idées fécondes, de beauté, d'optimisme et de joie.

Son activité, dont l'octroi, le 6 juin, du Grand Prix Schiller, pointe le sommet de la courbe ascendante, se déploie en *Cercles concentriques* : la famille, le village, la cité, la Suisse, l'Europe et le monde. Leur ordonnance se lit au loin, de sa demeure de Cressier, de Fribourg, matière allemande à la forme latine, dont un oncle lui a révélé le secret visage.

Gonzague de Reynold est poète, critique littéraire et d'art — sa thèse sur Baudelaire fut, en son temps, une révélation ; l'*Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, en deux tomes, est du domaine public —, historien-philosophe — ils sont, chez lui, indissociables —, publiciste, conférencier, voyageur. Gentleman, d'une espèce qui se meurt, alliant la bonté du cœur au raffinement des manières et à la courtoisie, la simplicité à l'amour du beau.

Le « professeur » — il ne prisait pas beaucoup ce titre — évoluait en marge des canons scolaires et des prescriptions administratives, fut un éminent « maître à penser », un guide sûr et entraînant de la jeunesse studieuse. Elle bénéficia, parfois avec de l'inconscience, des trésors de son immense culture qui le mouvait avec une aisance tranquille, outre dans sa spécialité (quoi qu'il s'en défendît), dans tous les secteurs des connaissances humaines.

A Genève, le privat-docent, docteur de Sorbonne à 29 ans, explore et illustre, de 1910 à 1915, l'esprit suisse, revigore l'esprit romand dans la *Voile latine*. Le premier conflit mondial l'attache en qualité de propagandiste, au Quartier Général de l'Armée suisse. En 1917, l'écho du canon, qui lui parvient au Mont-Gubel, lui révèle la réalité helvétique dans ses rapports avec une Europe, prémisses de celle de 1939, que travaillent des ferments de dissolution et son futur rôle de *defensor civitatis*.

A Fribourg, où l'avait appelé en 1932 M. le Conseiller d'Etat Perrier, un ami, le professeur qui déroula, devant un auditoire dense et cosmopolite, le panorama du fascisme, du nazisme et du bolchévisme, aboutissait, en 1937, avec l'*Europe tragique*, puis *Portugal, D'où vient l'Allemagne ?* à une vision synthétique du continent européen dont il dénonçait les faiblesses et la rupture avec sa tradition historique et chrétienne.

Dans *Formation de l'Europe*, en 1944, et *Voyage en Amérique*, en 1950 — une carte de visite, opine-t-il —, il suit la pente du Saint-Exupéry de *Terre des*

hommes et y cristallise sa pensée en un schéma universaliste. Là, les vues du penseur profane doublé d'un théologien laïc, se raccordent à une conception de l'homme et de l'Univers *sub specie aeternitatis*, rejoignant le « Printemps du moyen âge », dressée contre l'anthropomorphisme de la Renaissance et la pensée contemporaine, existentialiste et marxiste. Elles s'y insèrent, s'y subordonnent comme un moyen à un but, le particulier à l'universel, le contingent au transcendant, le temporel à l'éternel.

L'historien, c'est l'auteur controversé de *La démocratie et la Suisse*, *Cercles concentriques*, *Défense et illustration de l'esprit suisse*, *Conscience de la Suisse*, *Grandeur de la Suisse*, *L'âme de Fribourg*, *Le génie de Berne*, *La Suisse et les événements d'aujourd'hui*, *Cités et pays suisses*, de conférences, d'articles de revues suisses et européennes. De *Formation de l'Europe*, en tout premier lieu.

Comme Michelet, M. de Reynold décrit d'abord le physique de son pays où, à côté des facteurs de convergence, il y a des forces centrifuges — langues, cultures, religions, races — que contrediront, dès l'origine, les Suisses, par leur volonté d'indépendance, respectueuse des différences et des minorités, face à de puissants voisins. La vieille Suisse, conglomérat cristallisé par successives adjonctions au noyau primitif des Waldstätten, d'où sortira, en 1848, la Suisse moderne, fut un mariage de raison basé sur le respect d'un contrat dont l'histoire a prouvé la solidité. Il use d'une copieuse érudition. De la multitude des faits, son esprit de synthèse dégage des « constantes », des lignes de force : la communauté militaire, le christianisme, la démocratie, le fédéralisme. Une « philosophie » de l'histoire. Si les cantons perdaient « leur dignité romaine de Républiques », ils seraient réduits à néant par une centralisation contraire à notre particularisme. C'est le danger que court la confédération des vingt-deux cantons, dominée par un Etat central hypertrophié, une bureaucratie efficiente et puissante, à l'âge de la vitesse, de la machine, de l'atome, où le cadre restreint du canton doit faire place à des solutions sur le plan national, suivant l'opinion d'André Sigfried, contraire à celle de Reynold. Notre grandeur ne réside que dans notre histoire. C'est notre plus grande dimension. Nous ne pouvons jouer qu'un rôle international négligeable. Sur le plan de la charité, de l'entraide, de la compréhension et de l'union en faveur des peuples du monde, en revanche, nous sommes investis d'une mission redoutable. Notre idéal politique suscite l'envie, notre organisation, des émules, notre niveau culturel, de l'admiration. Nous n'avons de chances de survie, pense M. de Reynold, qu'en soumettant le dictat de l'économique et du politique au primat du spirituel, qu'en renouant les liens avec l'humanisme chrétien, et sauvegardant notre structure cantonaliste, garante de nos droits et de nos libertés.

On reproche volontiers à Gonzague de Reynold une secrète prédilection pour ces élites, en voie de disparition dans la Suisse industrialisée à outrance et vouée au culte de la production, cultivées, raffinées, désintéressées, vivant *cum otium dignitate* sur leurs terres ou du métier des armes et de la diplomatie, qui firent la grandeur de l'ancienne Suisse et furent des Européens avant la lettre. Ne s'est-il pas érigé avec force contre le grossier utilitarisme de la *prosperity* américaine qui fit tant de ravages dans l'Allemagne des II^e et III^e Reich et le culte de l'égalité dans la médiocrité ?

Des démocrates de tout crin, épris d'une égalité utopique et niveleuse par le bas, tout disposés à substituer à la noblesse de vieille roche (celle qui ne se distingue pas par son argent, mais par le sens de la continuité historique) dont M. de Reynold a écrit qu'elle a expié ses fautes et que son règne est révolu, une ploutocratie de

parvenus incultes, handicapés par leur roture, qui feraient bon marché des valeurs morales et s'empresseraient de rompre leurs dernières attaches avec le peuple, ne suivent qu'avec réticence l'auteur de *La démocratie et la Suisse* et l'étiquèteraient, sans plus, dans la catégorie des réactionnaires ! Il ne lui déplairait pas, je crois, de confier la chose publique à une élite historique, de concert avec un cénacle de philosophes et d'artistes.

* * *

Gonzague de Reynold est un gentilhomme terrien. A vivre sur la terre de ses ancêtres, à l'ombre de ses morts, dans cette résidence de Cressier, que des nids d'oiseaux séparent de l'église, en bordure du plateau de Villars-les-Moines qui consacra, jadis, la défaite du « Bourguignon botté », et où, en un dialogue émouvant, conversent les Muses de la Vieille-France et les preux de la Suisse héroïque, il acquerrait l'amour de la terre, le sentiment de la stabilité, de la solidarité nationale et de la continuité historique.

Le château de Cressier — une « petite maison », rétorquerait le maître de céans —, français, alémanique et romand, explique la singulière destinée de son hôte, rassembleur des terres helvétiques et unificateur de l'Europe.

Ses ascendances, sa culture, son éducation, son genre de vie, son statut financier, ne rapprochent pas du commun M. de Reynold. Il n'en répugne pas moins — et c'est un correctif significatif — à l'esprit petit-bourgeois, conformiste, borné et mesquin, à l'intellectuel fossilisé, éborgné par les œillères de la spécialisation, au primaire gonflé de suffisance satisfaite, à l'aristocrate vidé de ses traditions et à l'affairiste véreux dont la formule lapidaire, *business is business*, condense l'ultime raison de vivre.

Cette réserve, cette froideur qui, au premier abord, peuvent surprendre et décontenancer chez lui, une conversation, un échange de vues sur les sujets qui le passionnent — à quoi serait donc étranger cet esprit « ondoyant et divers ? » — suffisent à rompre la glace, à établir un contact réconfortant et à créer ce sentiment de « sécurité intérieure » — comme il dirait lui-même — qui naît d'une affinité de pensée et d'une amicale compréhension.

Le physique traduit presque toujours une correspondance secrète de l'esprit à la matière. Gonzague de Reynold eût été, sans doute, avantagé par une taille plus élancée.

Ce visage ovale, émacié, aux traits sculpturaux, aux yeux clairs couronnés d'une arcade sourcilière broussailleuse, où le nez aquilin et membru, la lèvre supérieure charnue qui creuse aux commissures deux rides profondes, le menton volontaire, le front bombé et découvert, sans indice de calvitie, confèrent à l'ensemble un caractère de virilité, de gravité, de noblesse, de sérénité, teintée d'une ombre de tristesse, reflet d'une vie intérieure intense. Masque de penseur plus que de condottiere ! Celui d'un méditatif plongé dans un rêve désincarné pour investir le concret, le mouler en desseins fermes, et puis transmuier ceux-ci en réalité tangibles. La chevelure, presque intégrale, aux filaments argentés, ramenée méticuleusement en arrière, dans une ordonnance symétrique, s'harmonise avec le teint rosé et confère à cette physionomie la distinction enjouée d'un pastel du XVIII^e siècle.

Le buste cambré, la démarche dégagée, le port juvénile, ce regard droit et impératif, ces gestes sobres et mesurés, sont d'un homme mûri par la réflexion qui, ayant fait son choix, acquiesce avec certitude, incite à l'action libératrice et

entraîne dans son sillage les faibles et les hésitants. On pressent une force agissante au service d'une intelligence lucide, servie par une sensibilité frémissante, tenue en veilleuse ; un éveilleur de consciences aux prises avec le monde moral qu'il faut appréhender, traduire, pénétrer, s'approprier pour le soumettre ensuite à l'impératif du devoir et aux exigences de la Cité.

Gonzague de Reynold s'écarte résolument de cette phalange d'intellectuels casaniers, vivant en marge de la vie, qui engendrent d'imposants systèmes *a priori* dans l'hermétisme d'un cabinet et figés dans l'immobilisme du passé. Il adhère au réel, à la vie qui est mouvement, évolution, du passé réélaboré à l'épreuve du moment présent et projeté dans l'avenir, lourd de virtualités.

Il a tant vu, tant lu, tant vécu ! Tant voyagé ! Chez nous, adolescent, à pied, à cheval, en voiture, avant de sillonner, adulte, l'Europe en train et de prendre, en 1948, l'avion pour l'Amérique du Sud. Non point en touriste éclectique et pressé, en quête d'inédit et de pittoresque, mais en connaisseur d'âmes et de paysages, soucieux, sous le revêtement matériel et transitoire des choses, des réalités invisibles et permanentes. Son visage exprime l'euphorie du spéculateur rasséréné dans la contemplation de la vérité, ainsi que sa calligraphie cohérente, un bel équilibre intérieur.

Sa connaissance du monde ne l'a pas davantage conduit au dilettantisme frivole qu'au pessimisme morbide. Il a savouré avec dilection la substance du créé, s'est gorgé de formes et enivré de couleurs et de lumière. Il n'a rien du blasé dont les sources d'enthousiasme seraient tarées ! Du lettré, du savant qui n'aient composé avec la *docta ignorantia* ! Il conserve de la candeur d'âme, une fraîcheur d'émotions puériles, cette capacité de sursaut de l'artiste, face à un monde mouvant, toujours rajeuni. Il répugne au poseur qui s'affiche en attitudes bizarres, avide de publicité, de popularité et de gloriole. Ses titres académiques et nobiliaires, sa renommée, ses relations suffiraient assurément à bouffir d'orgueil celui qui n'aurait mesuré les limitations de son être et son exiguité dans le Cosmos !

Simplicité ! Celle des grands esprits ; celle des cœurs sensibles à la fraternité humaine et compatissant à la misère de notre condition mortelle. Humanité du génie ! risquons le mot.

C'est un chrétien, un catholique convaincu, disciple de Thomas d'Aquin. Il vit ses croyances, sans jactance ni fausse humilité et les annexe à sa fibre intime. Son œuvre entière est un acte de foi. Ce mystique, réfugié sous le « toit de l'Europe », ému par la liturgie et l'art moyenâgeux, pourrait bien, lui aussi, élire une solitude conventuelle comme lieu de repos !

Sous une contenance aristocratique, sous cette moue dédaigneuse, affleure une sensibilité réceptive, accueillante aux petites attentions, à ces délicatesses qui étiquètent et nuancent une qualité d'âme, un élan spontané du cœur.

Il a du panache à l'âme ! Fait digne de mention dans un siècle où le sens de l'honneur s'est émoussé et celui de la responsabilité retranché derrière un prudent anonymat.

« Il y a plus de risques que de chance, relève pertinemment Eric Thilo, dans son article à la *Liberté* du 11 juillet, à embrasser la cause de la grandeur, du moins aux yeux du monde. Il y a, en tout cas, dans cette noble ambition plus de courage que de vanité. Et son chemin est fait de plus de travail et de larmes que de gloire et de récompense. »

Ses idées, Gonzague de Reynold les a défendues, par l'écrit et la parole, avec un loyalisme intransigeant — si l'on admet ses prémisses —, un accent

indéniable de conviction, une ardeur communicative, contre vents et marées, allant fermement à l'encontre des critiques, voire des injures.

Car il est aux antipodes du dilettante. Il s'inscrit à faux contre « l'amateurisme » — un mot à lui —, le scepticisme raffiné et destructeur. Après avoir exercé sa dialectique acérée, pesé le pour et le contre, forcé la vérité dans ses derniers retranchements, il affirme péremptoirement avec une roideur magistrale. Il a une doctrine. Il s'y tient. A ses yeux, l'intellectuel n'est pas un amuseur public. C'est un agent de diffusion de la culture, un pionnier de l'idéal. Il doit instruire et proposer un tonique moral.

Dans notre monde moderne mercantilisé où fleurissent souvent la laideur et la vulgarité, la mise en accusation de la culture désintéressée, du savoir-vivre, son expérience, son humanisme, son esthétisme l'ont prémuni contre les jugements hâtifs, les préjugés, l'engouement, devant les réalisations de la technique moderne, et lui accordent, à lui qui plonge si profondément ses racines dans le passé — je le pastiche — d'entrer de plain-pied dans le XX^e siècle et de ne pas s'y sentir dépaysé.

* * *

Le comte de Reynold, citadin-campagnard, choyé par la fortune et les muses, n'a certes point connu la rudesse de la vie des champs et la servitude du pain quotidien sur l'ingrate glèbe nourricière.

Sa méditation, dans la paix d'un soir d'été clair, de la terrasse de son château, nimbé d'un halo de beauté, devant la « lointaine et belle ceinture bleue et rose » des montagnes de la Gruyère, n'a, peut-être, pas l'urgence, la résonance, la gravité du silence de l'armailli, recru de fatigue, affalé, devant le chalet enfumé et sombre, sur le banc rustique, dans l'embrasement féérique des vanils muets où monte la nuit ! Du solitaire dialoguant dans un mutisme farouche avec le Dieu de bonté et de miséricorde, pour noyer la peine du jour, mater son angoisse, restaurer ses forces et rejoindre, vierge de toute souillure, l'aube de lin qui poindra.

Il en va bien ainsi, car, assujetti aux forces aveugles de la nature et à l'emprise du besoin, il eût été ravalé au rang de rimailleur à gages et n'eût point enchanté, de son verbe éloquent, tant d'êtres assoiffés de réconfort. Il n'a pas été emporté, absorbé par l'anonymat de la foule amorphe et le cruel dynamisme de la grande ville, rivée à la matière et aux incohérences de l'esprit. Il s'est gardé, ce Suisse citoyen du monde, de composer avec un cosmopolitisme de mauvais aloi qui, en fondant la petite Patrie dans un grand Tout invertébré, l'eût coupé de ses racines et eût desséché sa sève. Dans ses pérégrinations intermittentes, il a gardé, avec son port d'attache, Cressier-sur-Morat, un contact vivifiant et purificateur avec la nature. Il ne lui a pas sacrifié cette humeur prime-sautière, originelle, que l'intellectualisme eût, sans contre-poids, risqué de comprimer et d'étouffer.

Alchimiste du verbe par un appel d'élection, assis au carrefour des mondes, sur une colline, près d'un champ de bataille, Gonzague de Reynold a promené ses yeux étonnés sur la splendeur de la création, prêté l'oreille à l'écho du passé et de la légende, à la geste des aïeux, aux voix du sol natal : voix des forêts et des lacs, des monts et de la plaine, des cités tumultueuses et des bourgs somnolents, des humbles et des grands, des vivants et des morts. Et tout un peuple attentif : le paysan, le front perlé de sueur et le prince drapé d'hermine, le mécène munifique et le hère famélique, l'humaniste penché sur ses incunables et le forgeron, sur son enclume ; le marchand trônant sur ses écus et le moine agenouillé

dans sa cellule, s'est soudain reconnu à la mélodie de son chant et a retrouvé son âme.

Il eut l'heur, le redoutable privilège, d'être le *poète*. Un poète intégral : celui de la famille et de la patrie, de Dieu et de l'Eglise, de la joie et de la souffrance, de l'honneur et de la gloire, de l'amour, de la nuit, de la mort. Je songe aux *Contes et légendes de la Suisse héroïque*, aux *Bannières flammées*, à *La gloire qui chante*, à *La Cité sur la montagne*, aux poèmes de *La conquête du Nord*, à *Cités et pays suisses*, au *pays des aïeux*. Celui qui nous projette hors de l'espace et de la durée et fixe dans l'éternité un moment fugace du temps. Celui qui « crée », agrandit son moi, le projette sur nous, y découvre et y amplifie d'humaines résonances. Celui qui nous révèle un monde inconnu, plus beau, meilleur dans lequel il nous transporte sur les ailes de la fantaisie et du rêve, ce par quoi il nous fait, dit Hugo, *reculer plus loin dans l'infini, le point sombre où l'homme commence*. Celui qui, détaché, grâce à son éternelle jeunesse libérée des soucis obsédants, des choses, efface en soi la désillusion de la vie déjà vécue, berce la souffrance des hommes et les aide à vivre. Là réside sa fonction sociale, son sacerdoce, sa grandeur. La portée de son message va en croissant, pareille, en montagne, à l'écho qui se répercute de rocher en rocher.

* * *

La personnalité de Gonzague de Reynold est aussi composite que le paysage de la douce Nuithonie, qui berça son enfance et dont il a extrait le suc dans des pages magnifiques et connues de *Cités et pays suisses*. Elle résiste à tout schéma de simplification outrancière.

Dans son œuvre, en prose et en vers, déconcertante par sa variété, où, remarque Maurice Zermatten, les pistes se brouillent dans l'entrelacs de recherches intellectuelles extrêmement diverses, le principe d'unité est la poésie dont le caractère essentiel est d'être épique.

Du collégien qui barbouillait, entre deux chevauchées, des vers précieux inspirés de Ronsard et Malherbe, en passant par l'érudit qui cherche des thèmes d'inspiration suisse, invente des rythmes nouveaux, dont le lyrisme amer des poèmes du milieu de la vie — *L'âge de fer* — où l'adulte se pose avec anxiété le problème de la destinée, *Conquête du Nord* se fait, en 1931 en une succession de luttes intérieures, d'angoisses et d'élans, l'écho d'un douloureux cheminement, moins encore vers les brumes glacées du Nord que vers *un désir sans espoir (qui) tombe avec chaque feuille*.

Des tendances diverses s'y font jour et s'y entrecroisent : grecques et latines, nordiques et méridionales, françaises et romandes qui attestent, chez cet écrivain bilingue, une formation culturelle puisée à des milieux divers : Suisse, France, Allemagne, Italie, Péninsule ibérique.

En effet, il est Fribourgeois de naissance et de cœur ; alémanique par son mariage avec une Schwytzoise de haut lignage, sa *Gründlichkeit*, son souci de la hiérarchie et de la discipline ; Français par les liens qui unissaient ses ancêtres à la royauté jusqu'en 1789, ses affinités électives, son sens de la clarté et de la mesure et sa prime initiation, à Paris, à la littérature ; Suisse, par son helvétisme, son écriture et l'affection filiale qu'il voue à la mère-patrie ; Européen, latinisé par sa connaissance des grandes littératures, anciennes et modernes, ses voyages, ses relations et le rayonnement de sa pensée ; aristocrate, par droit de naissance et une secrète prédilection ; catholique-romain, donc universel, par son éducation

religieuse dans la famille et au Collège Saint-Michel de Fribourg, sa foi intrépide et la portée de son message chrétien.

Rénovateur et novateur en art et en politique, à l'avant-garde de toutes les initiatives sur le plan culturel, suspect au peuple par ses origines et son traditionalisme politique, incompris de la bourgeoisie par la largeur de ses vues et la hardiesse de sa pensée, peu enclin vers l'individualisme et le libéralisme protestant, il ne pouvait qu'être un objet de contradiction et solliciter les extrêmes : soulever une admiration sans bornes ou susciter une vague d'incompréhensions et de dissentiments. Elles semblent, pour l'heure, se partager, à parts à peu près égales, la large audience qu'il s'est acquise auprès de ses contemporains, hors de nos frontières surtout, puisqu'il est traduit en Amérique du Nord, reconnu en France et répandu au Canada.

Mais, par delà son crédo politique et littéraire, son éthique morale et religieuse, il est permis d'affirmer que les suffrages unanimes de la postérité rejoindront, laissant un peu dans l'ombre ses ouvrages didactiques, ses essais qui n'intéressent qu'un public choisi et restreint, Gonzague de Reynold, poète-historien suisse, qui, en 1912, publie en trois séries, puis en 1948, réuni, légèrement remanié, en un seul volume, élevait à la gloire de son pays, ce monument de science, de beauté et de patriotisme qui a nom, *Cités et pays suisses*. Est-il plus poétique évocation de notre terre ? Plus belle, plus noble école de civisme ?

Qui, mieux que lui a fait vibrer l'âme de la Suisse pastorale, légendaire et héroïque ? Qui, mieux que lui a entendu, recueilli, les battements de la vie unanime et multiple qui remuent au sein du *pagus Helvetiorum*, de la terre du héros mythique Guillaume Tell, de l'ancienne Suisse.

Qui, mieux que lui, a révélé aux étrangers et aux habitants « des arts, des paysages, une vie, des hommes que généralement on ignore » ?

Les montagnes, lointaines « abstraites comme la pensée, immuables comme les lois » : le Gothard « posé comme une cathédrale entre le monde germanique et le monde latin », porteur de trois fleuves civilisateurs ; le Jura « haie peinte en bleu » ; les Alpes réthiques, pareilles aux bourrelets des chaînes asiatiques.

Les lacs « fidèles à leurs limites, coupes toujours pleines « décor des Lacustres, des héros et des grands hommes », le Léman, latin, grisé de lumière, ordonné et harmonieux ; le Vierwaldstättersee, fantasque comète d'émeraude, tombée du ciel ; le Bodan, alémanne, barbare, gris comme un ciel embrumé ; ceux du Plateau qui égrenent un collier de perles au milieu des champs verts.

Les collines « troupeau de moutons couché dans l'herbe », entre le Rhin, les Alpes et le Jura qui cernent les lacs, arrêtent le vent et abritent les vignes.

Des villes, actives et bruyantes, paresseuses et silencieuses : Bâle, rhénan et humaniste ; Morat, assoupi au bord de son lac comme une vieille paysanne au seuil d'une ferme ; Genève « flamboyant sous les rochers du Salève » ; Fribourg « bastion germanique au seuil de région latines », accroupi, sur son éperon rocheux que lèche la verte Sarine, autour de la cathédrale, bourguignonne et rhénane, inachevée, de Saint-Nicolas de Myre ; Zürich, l'alémanne, adossé, en éventail, sur les vallonnements boisés de son lac ; Berne aux façades françaises, aux arcades italiennes et au profil de médaille romaine ; Neuchâtel « moitié à l'ombre, moitié au soleil » ; Locarno « reine des montagnes vertes et roses » ; Sion, au pied de Valère et Tourbillon où « comme des os sous une toison pelée, saillent de grosses pierres », des bourgs héroïques : Estavayer, la ville basse de Fribourg, Morat, Saint-Ursanne, Stein-am-Rhein.

Qui, mieux que lui, a entendu « battre sur la terre et sous la pierre, le cœur séculaire de notre pays » ? Senti palpiter, frémir, sous les vieilles apparences que l'artiste ému revêt, à chaque instant de la durée, d'une vie renouvelée, l'âme du peuple ?

L'âme qui stagne dans la grisaille des cloîtres, anime les ors, les bleus, la pourpre des vitraux historiés ; ondoie, en un poudrolement violacé, à la nef des sanctuaires ; housse les incunables d'une poussière inerte ; flotte sur le sillon fumant, grouillant de vers ; ouate sa vaillance nostalgique dans la rouille des armures pétrifiées et les ciselures aux teintes mates des dagues abandonnées et geint, caressée par le murmure des cyprès et des eucalyptus, aux épitaphes gothiques, effacées par l'outrage de l'oubli et du temps, des dalles funéraires.

Celle qui veille sur les balcons fleuris des chalets, secoués par le vent et halés par les autans ; s'attarde à l'écusson armorié qui hante les portes ferronnées des demeures patriciennes, les poternes des manoirs au fossé desséché où, sur les murailles décrépies, s'agrippe une toison de lierre ; se pavane dans les palais marmoréens, sanglés dans leur corset d'ombrages tutélaires, reflétant leur claire ordonnance dans le bleu et calme miroir des vasques, sous la garde d'une roide théorie de statues antiques.

L'âme qui s'épanche au rire sonore des donzelles accortes et au rictus amer des vieillards désabusés, s'épanouit à la voix, aux senteurs de la forêt profonde, bourdonnante de palpitations ailées et sur le miroir ridé des lacs moirés qu'effleurent un lourd vol triangulaire de cigognes et une cascade de mouettes croassantes.

L'âme qui s'esseule dans les ruelles besogneuses, les hameaux poussiéreux, accrochés aux flancs ravins des monts abrupts ou sis à l'orée des bois, dans les combes arides, que drapent un linceul de solitude, de misère et d'abandon.

L'âme qui s'évente et s'égaille dans la splendeur tumultueuse des opulentes métropoles qui ronflent comme un soufflet de forge, teignant le firmament nocturne d'une éclaboussure sanguine et se hissent par-dessus les barrières alpines pour lorgner vers la mer et l'océan ; s'incline en une généreuse offrande des fruits de la terre et de l'esprit, devant l'Helvétie triomphante et ceint de laurier son front maternel.

* * *

C'est sous cet éclairage qu'il sied, à l'occasion de son anniversaire, de camper Gonzague de Reynold, de lui rendre grâces d'avoir, avec effusion et bonheur, tissé en fils d'or la trame de notre passé et tenté de recoudre le manteau troué de l'Europe.

De la vieille Suisse et de celle du début du siècle, il a brossé un tableau idyllique et héroïque. Il nous remémore et nous reporte amoureuxment au romantisme que nous ont légué Rousseau, Gessner et Bodmer, à ces pittoresques descriptions des voyageurs anglais du XVIII^e siècle et, plus près de nous, aux *Pèlerinages en Suisse* de Louis Veuillot.

Il a entretenu et raffermi en nous, au cours du XX^e siècle, ce complexe de supériorité qui a été engendré par l'importance, disproportionnée à nos dimensions matérielles, de notre rôle humanitaire et pacificateur dans le concert des nations, notre prospérité économique, notre situation enviable et enviée, d'état neutre, préservé des horreurs de la guerre et des totalitarismes, prémuni contre l'instabilité politique et les agitations sociales.

La civilisation urbaine et industrielle, dans l'orbite de laquelle nous évoluons, depuis trois décades, à un rythme accéléré et inquiétant, fournirait à Gonzague de Reynold des thèmes inépuisables d'inspiration et, peintre de la civilisation contemporaine après en avoir été le sagace chroniqueur, arracherait à sa lyre des accents actuels d'une émouvante ferveur.

Il n'a d'ailleurs, bien qu'il entame la dernière étape, pas encore dit son dernier mot et sa verte « vieillesse » autorise bien des espoirs. Dans un corps débile, avec une santé parfois chancelante, pourtant ses réserves de vitalité, son énergie, les pensées qui l'assiègent l'amèneront à l'extrême terme de sa carrière féconde.

* * *

Le poète, le patriote, le philosophe, proposèrent à notre conscience nationale une image de la Suisse, fidèle, exemplaire par le souci de la vérité qui l'informe, l'amour qui la transfigure, incomplète néanmoins, comme peut l'être la peinture d'une âme, d'un microcosme, en devenir. Car leur désir de perfection, leur vocation, leurs chances aussi, sont uniques dans l'Europe de l'après-guerre qui émerge de ses ruines et porte ses regards vers notre démocratie-modèle pour en attendre une leçon de sagesse.

Aux enfants privilégiés d'Helvétie, conscients de leur tâche future et de leurs insuffisances, ils ne peuvent que les engager à grandir cette image, à l'embellir, afin de transmettre à ceux qui nous suivront, avec le souvenir reconnaissant de l'un des meilleurs des siens « la plus haute incarnation de Fribourg », Gonzague de Reynold, qui chanta magnifiquement sa Terre et éveilla la conscience de son destin, un portrait idéal où chacun pourra le reconnaître de la Patrie aimée, confirmée dans sa mission historique et promise à de nouveaux titres de gloire.

ROBERT YERLY

Bibliographies

F. ANSELME J. D'HAESE : *Enfance et adolescence*. Préface de LOUIS MEYLAN, professeur à l'Université de Lausanne. — Un volume de 300 pages, sous liseuse illustrée, imprimé avec grand soin par les Ateliers d'Imprimerie d'Art de l'Ecole Saint-Luc, de Tournai. Editions La Procure, Namur, boulevard E.-Mélot 14, et Bruxelles, rue des Tanneurs 161. Prix : 80 fr. français.

Ce nouveau livre du Directeur de la *Nouvelle Revue pédagogique* est une refonte totale de la *Psychologie de l'Enfant et de l'Adolescent*. Il vise à être un manuel, solide et clair, agréable à lire et pratique, à l'usage des élèves des écoles normales et sociales, comme des parents, des professeurs et des éducateurs en général. Toute la pédagogie moderne veut être psychologique d'abord. C'est pourquoi on a réuni dans ce livre les résultats des observations les plus précises et les plus sûres des meilleurs auteurs contemporains d'Amérique, d'Allemagne, de France, de Suisse, de Belgique et d'ailleurs. Sans dédaigner l'expérience quotidienne, l'intuition poétique, ni surtout les clairvoyances de l'amour qui seul permet de pénétrer un peu le mystère de l'enfance et le secret jalousement gardé de l'adolescence. Quelques notions de psychologie générale et des suggestions pédagogiques encadrent cette étude qui forme ainsi un tout. Une abondante bibliographie permet de multiples recherches ultérieures.